



# Le désir : un équilibre instable entre manque et puissance

**Michela Marzano**

DANS **ANALYSE FREUDIENNE PRESSE** 2007/1 n° 15 , PAGES 33 À 42

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1253-1472

ISBN 9782749208121

DOI 10.3917/afp.015.0033

Date de mise en ligne : 01/12/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2007-1-page-33?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour érès.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Michela Marzano

## *Le désir : un équilibre instable entre manque et puissance*

---

### LE DÉSIR « ÉVOQUE » L'HOMME

Le désir est difficile à saisir. Et cela, non seulement parce qu'il est une « bête multiforme et polycéphale <sup>1</sup> », mais aussi parce qu'il est « l'essence même de l'homme <sup>2</sup> ». Non seulement parce qu'il entretient une relation difficile et ambiguë avec les besoins et les pulsions, mais aussi parce qu'il se pré-

Michela Marzano, ancienne élève de l'École normale supérieure de Pise et docteur en philosophie est actuellement chercheuse au CNRS. Parmi ses derniers ouvrages : *Penser le corps* (PUF, 2002) ; *La pornographie ou l'épuisement du désir* (Buchet/Chastel, 2003) ; *La fidélité ou l'amour à vif* (Buchet/Chastel, 2005) ; *Malaise dans la sexualité* (J.C. Lattès, 2006) ; *Je consens, donc je suis... Éthique de l'autonomie* (PUF, 2006) ; *La philosophie du corps* (PUF, « Que sais-je ? », 2007) ; *Dictionnaire du corps* (PUF, 2007) ; *La mort spectacle. Enquête sur l'horreur-réalité* (Gallimard, 2007).

1. Platon, *La République*, dans *Œuvres complètes*, VII, 2<sup>e</sup> partie, Paris, Les Belles Lettres, 1964, 588c.

2. « Le désir est l'essence même de l'homme en tant qu'elle est conçue comme déterminée à faire quelque chose par une affection quelconque donnée en elle ». B. Spinoza, « Définition des affections », *Éthique* (1677), Paris, Flammarion, 1964, p. 196.



Le désir est tout d'abord le fait ou l'acte de désirer, un acte qui se déploie dans des activités qui sont à la fois spécifiques et significatives du désir lui-même. Ainsi, le désir n'est pas séparable des activités qu'il engendre et, en même temps, il en est le point de départ. Le désir peut naître uniquement parce que quelqu'un pense pouvoir combler, par un objet spécifique, la « faille » qui l'habite. C'est d'ailleurs cette *faille ontologique* qui nous caractérise tous en tant que « sujets » et qui nous pousse à désirer. D'où la difficulté d'aborder la question du désir et du rapport qu'il entretient avec les besoins et les pulsions dans la structuration du champ sexuel, le désir étant le signe même de la conscience que chacun a d'être à la fois un « soi » et une béance offerte à la rencontre d'autrui <sup>5</sup>.

#### DÉSIR ET ENGENDREMENT

Le premier théoricien du couple désir/manque est sans aucun doute Platon. Le philosophe grec, pourtant, ne s'arrête pas à une conception négative du désir et considère le manque comme le point de départ de sa réflexion. C'est ainsi que dans le *Banquet*, après avoir expliqué que « celui qui désire, désire une chose qui lui manque et ne désire pas ce qui ne lui manque pas <sup>6</sup> », que désirer ce qu'on a déjà signifie vouloir posséder aussi dans l'avenir les biens qu'on possède, et que « tous ceux qui désirent, désirent ce qui n'est pas actuel ni présent, ce qu'on n'a pas, ce qu'on n'est pas, ce dont on

5. Le verbe *désirer* est emprunté au latin *desiderare*, composé de « de » (à valeur privative) et *sidus, -eris* (astre), sur le modèle de *considerare* (considérer). Il aurait d'abord signifié « cesser de contempler (l'étoile, l'astre) », d'où « constater l'absence de » avec une forte idée de regret. L'idée première de « regretter l'absence » a cependant tendu à s'effacer derrière l'idée positive et prospective de « chercher à obtenir, souhaiter » déjà usuelle en latin et qui correspond au sémantisme astral (par exemple : demander la lune). C'est ce sens qui, comme le rappelle le *Dictionnaire historique de la langue française*, est passé en français. De ce point de vue, le mot « désir », qui dérive du verbe désirer et qui apparaît en 1160, désigne l'aspiration, le souhait (en général et en particulier).

6. Platon, *Le banquet*, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, IV, III<sup>e</sup> partie, 1929, 200a.







seulement parce que le désir engendre un mouvement vers l'autre qui ne se réduit jamais à une « prise », mais aussi parce que la faille ontologique qui nous pousse à la rencontre nous amène à le rencontrer comme celui, ou celle, qui est radicalement *autre* par rapport à nous et qui ne peut être réduit au *moi* sous peine de disparaître. Autrui est ce que nous ne sommes pas ; celui qui nous renvoie à notre manque, tout en amenant l'illusion qu'il est possible de le combler. Il n'est pas notre « tout ». Nous ne pouvons pas avoir le « tout » de l'autre. Notre faille ontologique reste structurelle et autrui reste au-delà de la possession<sup>14</sup>. Le désir qui pousse à la rencontre trouve dans la radicale altérité de l'autre un obstacle qui ne peut pas être éliminé : autrui échappe toujours ; il ne se résume pas à la vision qu'on peut en avoir, ni, non plus, au geste qui peut l'êtreindre ; il révèle en nous ce qui nous manque, ce qui est absent ; il nous oblige au renoncement d'une possession totale. Car, quand on cherche à aller jusqu'au bout de la possession, on ne peut qu'effacer l'autre et, par cela, non seulement détruire son désir, mais aussi supprimer son objet : « Autrui – absolument autre – paralyse la possession qu'il conteste par son épiphanie dans le visage. Il ne

14. De ce point de vue, il est intéressant de souligner qu'un certain nombre de travaux en psychanalyse permettent, bien que d'un point de vue différent en termes méthodologiques et épistémologiques, de confirmer ce cadre philosophique. Comme le souligne par exemple Denis Vasse, à partir de ses expériences cliniques : « Par la limite extérieure imposée à sa pulsion, l'homme confesse l'existence interdite de l'autre en même temps que la faille qui l'habite : le manque-à-être qui le constitue en désir d'être [...]. Il accède ainsi à sa propre identité toujours à découvrir dans son rapport au manque. » D. Vasse, *Le temps du désir*, *op. cit.*, p. 128-129. Et encore, comme l'explique Lacan à partir d'un développement de la pensée de Freud : « Le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin : cette marge étant celle que la demande, dont l'appel ne peut être inconditionnel qu'à l'endroit de l'Autre, ouvre sous la forme du défaut possible qu'y peut apporter le besoin, de n'avoir pas de satisfaction universelle (ce qu'on appelle angoisse). » J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 814. Pour Lacan, d'ailleurs, le besoin vise un objet spécifique et s'en satisfait. La demande, en revanche, est formulée et s'adresse à autrui et, si elle porte encore sur un objet, celui-ci est inessentiel, la demande étant avant tout une demande d'amour. C'est pourquoi le désir naît de l'écart entre le besoin et la demande, tout en étant irréductible à l'un ou à l'autre.



désirs se trouvent, se mêlent, se confondent presque. C'est alors qu'ils répondent l'un à l'autre, que s'instaure aussi une sorte de compréhension intime, et qu'à lieu une expérience à la fois fascinante et terrorisante, animée par la dialectique du don et de la perte. La jouissance érotique se présente alors comme une sorte de « défaite » et de « détumescence <sup>17</sup> ». Mais la défaite n'est jamais totale. Autrui reste toujours au-delà de la prise. Il demeure ce qu'on ne peut pas s'approprier définitivement et complètement. La rencontre amoureuse diffère par cela de tout autre rapport : elle n'est pas une lutte ni une fusion, elle n'est pas non plus une forme de connaissance. C'est la figure même de la rencontre avec l'altérité et le mystère d'autrui.

Accepter sa propre faille équivaut à reconnaître que l'autre a ce que je n'ai pas, ce qui me manque pour être « tout », ce que je « désire ». C'est admettre la dépendance qui nous lie à autrui et nous empêche de le détruire ou de le transformer en chose à posséder. C'est, finalement, consentir à ce que le temps du désir ne se conclût pas par la captation de l'objet : l'autre échappe toujours au désir, tout en lui donnant du sens.

#### EN GUISE DE CONCLUSION

C'est dans ce contexte que nous pouvons conclure en passant par une brève analyse du dernier film de Stanley Kubrick, *Eyes Wide Shut* <sup>18</sup>, qui représente une sorte de métaphore des complexités du désir. Le film s'ouvre sur le corps nu d'Alice (Nicole Kidman) dans la salle de bains et sur ses derniers préparatifs avant de sortir fêter le début des vacances de Noël. Le bref dialogue que Kubrick met en place introduit immédiatement le spectateur dans l'intimité du couple et de ses difficultés. En même temps qu'Alice essaye de se faire

17. F. Perrier (1978), « Séminaire sur l'amour », *La Chaussée d'Antin*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 349-536, p. 418.

18. Film de Stanley Kubrick (États-Unis 1999), avec Tom Cruise, Nicole Kidman et Sydney Pollack.

remarquer par son mari, Bill (Tom Cruise) répond de façon distraite. C'est l'impasse, tout comme au moment du retour à la maison. D'où la confession de la part d'Alice du désir qu'elle avait eu, dans le passé, de le tromper. C'est à ce moment-là que l'histoire débute réellement et que Bill commence son voyage à la recherche du désir et de son objet.

La scène de la confession « coupe » sur Bill qui, à la suite d'une urgence médicale, se dirige en taxi chez un patient. Sans savoir où son désir l'amène, il se retrouve lui-même « objet » du désir de Marion – la femme qui l'a appelé à cause de la mort soudaine de son père – et de Domino, une prostituée que Bill rencontre sur la route du retour. Sans davantage reconnaître son désir, il se retrouve dans un château, au milieu d'une orgie, entouré d'hommes et de femmes aux visages dissimulés. Dans toutes ces scènes, la recherche du désir et l'impossibilité que Bill a à l'identifier sont symbolisées par la figure du masque. Un masque qui apparaît pour la première fois chez Marion, comme le signe de l'aveuglement de cette femme essayant de séduire Bill au moment même où son père vient de mourir, alors que son fiancé la prend dans ses bras, qui réapparaît à nouveau quand Bill se retrouve avec Domino, signe d'un sexe monnayé et marchand, qui devient l'élément principal dans la scène de l'orgie où, finalement, le désir est complètement absent, phagocyté à l'intérieur d'un monde où le sexe et l'argent l'ont complètement effacé.

Ce n'est qu'à la fin de l'histoire que le masque peut « tomber » : il réapparaît, une dernière fois, posé sur le lit conjugal, juste à côté de la femme qui dort ; il disparaît au moment où Bill peut enfin lui raconter son voyage infernal et la reconnaître comme l'objet de son désir. Le face-à-face avec Alice lui ouvre la possibilité de la regarder enfin dans les yeux, d'y lire son désir, de la désirer à nouveau. C'était son incompréhension qui l'avait poussé à l'errance, à un mouvement d'ouverture à son désir ; un désir qui se cherche ; un désir qui se trouve ; un désir qui peut identifier son objet au moment même où il accepte de le chercher.